L'HÉMISPHÈRE,

Journal Politique, Commercial, et Littéraire.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT, ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÉTRE.

NO. 1. PHILADELPHIE, OCTOBRE 7, 1809. VOL I.

AUX LECTEURS DE L'HÉMISPHÈRE.

For here the exile met from every clime,
And spoke in friendship every distant tongue.
Gertrude of Wyoming.

LA FRANCE semble être destinée à faire deux fois la conquête d'une grande partie du monde civilisé dans le court intervalle d'environ un siècle. Les projets ambitieux de Louis XIV, trouvèrent une barrière insurmontable dans la noble résistance des puissances alliées contre lui; mais son régne n'était pas encore terminé, que déjà le ton, les manières, et la langue des Français avaient gagné les esprits des hommes les plus policés de l'Europe, pénétré dans toutes les capitales et dans toutes les cours, et vaincu, pour ainsi dire, jusqu'à la répugnance de ceux qui dans les camps, ou dans le cabinet, opposaient aux armes et à la politique Françaises la plus opiniâtre résistance. Nos jours, d'un autre côté, sont témoins des triomphes plus sanglans de la France, qu'il suffit de nommer, pour communiquer à nos lecteurs les sensations diverses qui leur sont suggérées par la direction différente de leurs opinions politiques.

Il serait téméraire de vouloir prédire avec un certain degré de confiance, quelle sera la durée de cet empire nouvellement acquis par la France, lorsque les événemens de chaque année nouvelle renversent tous les calculs de la prévoyance humaine. Mais nous oserons affirmer, que l'empire de la littérature et de la langue Françaises durera aussi longtems, qu'il y aura des hommes doués de goût et de délicatesse. Le génie est de toutes les nations; mais cette sagesse de style, qui n'admet que la juste proportion des ornemens dont chaque sujet est susceptible, cette unité de plan et de conduite, qui fait converger toutes les parties vers le but essentiel, comme les rayons d'un centre commun, cette harmonie de coloris enfin qui donne de la tenue à l'ensemble et qui répand sur le tout une suavité inexprimable: voilà des propriétés éminemment distinctives de la littérature Française. La langue Française soutiendra la même supériorité par sa précision, sa clarté, ses tours fins et délicats; et cette *pauvreté* même qu'on lui a tant de fois reproché, *enrichit* le langage social de ces double-ententes si heureuses et si favorables aux jeux légers de l'esprit et de l'imagination.

La culture de cette langue et de cette littérature forme donc à juste titre une partie essentielle des études de la jeunesse ainsi que des jouissances mentales de tous les sexes et de tous les âges. De même que tout ce qui peut ajouter aux commodités de la vie ou embellir l'éxistence de l'homme, elle a passé dans ces régions transatlantiques, où la Civilisation et la Liberté ont fondé une nouvelle patrie. La population un peu bigarrée des Etats-Unis, si peu favorable d'ailleurs à la formation d'un caractère vraiment national, facilite du moins l'échange mutuel des idées, des connaissances, et des langues des nations diverses, et contribue ainsi à ajouter à la masse générale de la civilisation et du bonheur. Et de quelle manière les Français nombreux que les révolutions de l'Europe et les malheurs des Indes Occidentales ont forcé à chercher un asyle aux Etats-Unis, pourraient-ils mieux payer à leur

patrie adoptive le tribut d'une juste reconnaissance, qu'en concourant de tous leurs moyens à un but aussi libéral et aussi noble!

Tel est le point de vûe principal sous lequel nous avons envisagé l'utilité et la convenance d'un Journal Français dans les Etats-Unis. Placer devant les yeux des Français résidans en Amérique une revûe succincte des événemens politiques écrite dans leur propre langue, disséminer le goût de la langue et de la littérature Françaises parmi la nation Américaine, et contribuer à l'instruction, et au plaisir des uns et des autres: voilà la tâche que nous nous sommes proposés de remplir. Les principes qui nous dirigeront dans la rédaction de ce Journal seront ceux de la plus stricte impartialité. Et nous aussi nous sommes Américains, et la cause de notre patrie adoptive sera celle que nous soutiendrons et que nous défendrons de toutes nos forces et par tous nos moyens! Notre prémière patrie aura toujours nos regrets, et son gouvernement, lorsqu'il sera juste, obtiendra toute notre approbation; mais nous ne craindrons pas d'attaquer à front découvert la Violence, la Perfidie, et le Pouvoir Arbitraire partout où ils se rencontreront. Nous donnerons à la grandeur personelle ce qui peut lui revenir, mais nous donnerons encore davantage à la Justice et à l'Humanité. Quant aux intérêts particuliers des Etats-Unis, nous trouverons dans les Adieux Politiques de l'immortel WASHINGTON, une sorte de code, où nous puiserons les maximes qui régleront nos opinions et nos jugemens. Amis zélés d'une *sage* Liberté, nous veillerons à sa conservation avec sollicitude et vigilance, mais persuadés comme nous sommes en même tems, que les déclamations bruyantes d'une ombrageuse Démagogie, ne sauraient conduire qu'à l'Anarchie, et qu'à la suite de l'Anarchie, le Despotisme ne peut manquer de déployer ses étendards triomphans, nous opposerons notre faible voix aux artificieuses insinuations des ambitieux, qui sous le masque des amis exclusifs du peuple ne cherchent qu'à égarer les esprits, à nationaliser, pour ainsi dire, leurs haines et leurs préventions personnelles et à élever leur propre pouvoir sur les ruines des institutions existantes.

Les limites étroites dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer dans un Journal hebdomadaire, ne nous permettent de rapporter les nouvelles politiques d'une semaine entière que dans une revûe plus ou moins abrégée. Nous pensons toutefois, que nos lecteurs n'y perdront pas essentiellement, puisque notre plan non seulement leur épargnera la peine de lire des répétitions fastidieuses, mais qu'il leur présentera en même tems les événemens sous une forme plus concise, et dans une liaison plus intime. Il y a plus; nous osons espérer qu'en rayant de nos pages les articles consacrés par quelques-uns de nos confréres aux redites, à la médisance et à la calomnie, nous conserverons assez d'éspace pour faire part à nos lecteurs d'un nombre d'Essais Littéraires, soit originaux, soit empruntés de quelque production récente, que nous croirons pouvoir contribuer à leur instruction ou à leur entretien. Nous nous permettrons même quelquefois de légères excursions dans le domaine plus sévère des sciences, ayant soin toutefois d'en écarter tout ce qui pourrait effaroucher les Grâces ou dépasser la portée de la classe la plus nombreuse des lecteurs.

Après cette déclaration franche et sincère de nos intentions, nous livrons le fruit de nos faibles efforts à la candeur et à l'indulgence d'un public éclairé. Nous recevrons toujours avec reconnaissance toute critique libérale et bienveillante qu'on voudra nous communiquer; mais nous déclarons en même tems d'avance, que nous ne répondrons jamais à des attaques d'une nature différante, dont le ton nous autorisera à en mépriser les auteurs.

SUR LES VAGABONDS,

Connus sous le nom de Bohémiens.

NOUS choisissons le moment, où la monarchie Autrichienne et ses diverses provinces fixent les regards du monde civilisé, pour offrir à nos lecteurs quelques détails sur les Bohémiens, peuplade de vagabonds, dont le nom est dérivé, quoiqu'à tort, d'une des provinces les plus précieuses de cette monarchie jadis si puissante et si illustre. Voici comment M. Lysons, auteur de l'intéressant œuvrage sur les environs de Londres, s'exprime sur leur compte à l'occasion d'une femme Bohémienne morte dans le voisinage de cette capitale.

Extrait des Registres de la paroisse de Breckenham dans Kent: "Marguerite Finch, enterrée le 24ème Octobre, 1720." Cette personne remarquable vécut jusqu'à l'âge de 109 ans. Elle appartenait au peuple connu sous le nom de Bohémiens et portait le titre de leur reine. Après avoir parcouru plusieurs parties du royaume pendant près d'un siècle, elle s'établit enfin à Norwood, où son âge et la réputation qu'elle avait acquise comme diseuse de bonne avanture lui attirèrent des visites fréquentes.

Par suite de l'habitude qu'elle avait contractée d'être assise par terre, son menton reposant sur ses genoux, ses tendons devinrent à la longue tellement contractés qu'elle ne pouvait plus se lever de cette posture. Après sa mort, on fut obligé d'enfermer son corps dans une boite profonde et carrée; ses funérailles furent suivies de deux voiture de deuil, un sermon fut prêché à cette occasion, et un grand concours de peuple assista à la cérémonie. Son portrait orne l'enseigne d'une maison publique à Norwich appellée *la Maison de la Bohémienne* (the gipsy house). Dans une maison voisine vit une vieille femme, petite fille de la reine Marguerite, qui a hérité de son titre. Elle est nièce de la reine Brigitte, qui fut enterrée à Dulwich en 1788. Son rang semble être entièrement titulaire, car je ne trouve pas que les autres Bohémiens ayent pour elle la moindre déférence particulière, ni qu'elle diffère d'eux à tout autre égard, si ce n'est qu'elle tient maison séparée du reste de sa tribu."

M. Lysons ajoute quelques faits caractéristiques relativement à cette race extraordinaire, que je trouve répandue sur une grande partie de l'Europe, de l'Asie, et de l'Amérique:

"Les Bohémiens," continue-t-il, "sont appellés dans la plus grande partie du continent *cingari*, ou *zingari*. Les Espagnols les appelent *gitanos*.* Il n'est pas certain à quelle époque ils parurent pour la première fois en Europe, mais on en fait mention en Hongrie et en Allemagne dès l'année 1417: dix ans après nous en entendons parler en France, en Suisse, et en Italie. L'époque de leur arrivée en Angleterre est plus incertaine; ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'elle n'eut lieu qu'environ un siécle après. En 1530, on en fait mention dans le code pénal de la manière suivante: "Considérant que depuis quelque tems il est arrivé dans ce royaume un grand nombre de gens étrangers, s'appellant Egyptiens, ne faisant ni métier, ni commerce, et qu'ils sont allés par bandes de comté en comté et d'un endroit à l'autre, et qu'ils ont fait usage de ruse et de finesse pour tromper les gens, leur faisant accroire que par la chiromancie ils savaient prédire la bonne et la mauvaise fortune des hommes et des femmes, et qu'ainsi ils ont souvent escroqué l'argent du peuple, et commis d'ailleurs beaucoup de félonies odieuses et de brigandages au grand mal et dommage de ceux parmi lesquels ils sont venus." &c. On leur défendit ensuite sous peine de mort de faire un plus long séjour dans le royaume, et l'on rapporte que treize d'entre eux furent éxécutés pour cette raison peu d'années avant le rétablissement de la famille de Stuart. Cette loi cruelle ne fut rapportée qu'environ l'an 1783. Les Bohémiens furent chassés de la France en 1560, et de l'Espagne en 1591; mais il ne parait pas qu'ils ayent été entièrement extirpés, ni dans l'un, ni dans l'autre de ces pays. Leur nombre total dans toutes les parties de la terre a été évalué à 7 ou 800,000. Ils se trouvent en plus grand nombre en Asie, et dans les parties septentrionales de l'Europe. Les opinions relativement à leur origine ont été très variées. La plus générale a été, qu'ils sont venus de l'Egypte. Cette opinion qui leur a fait donner en Angleterre le nom de *gipsies*, et en Espagne celui de *gitanos* a été formée sur ce que quelques-uns des premiers qui arrivèrent en Europe prétendirent qu'ils venaient de ce pays, peut être afin de donner une plus haute idée de leur talent pour la chiromancie et les sciences occultes. On convient actuellement assez généralement qu'ils tirent leur origine de *l'Indostan*, puisque leur langue a tant de rapport avec le Hindou, que même aujourd'hui, après un intervalle de plus de trois siècles pendant lesquels ils ont été dispersés dans plusieurs pays étrangers, une moitié environ de leurs mots est exactement la même

* Les Allemands les appelent *zigeuner*. Le nom Français de *Bohémiens* leur vient trés probablement de ce que ceux qui les premiers ont passé en France y sont venus de la Bohéme, où ils avaient résidé pendant quelque tems.

que dans le Hindou et que l'on ne trouve que très peu de variations dans les vocabulaires qu'on s'est procuré des Bohémiens de la Turquie, de la Hongrie, de l'Allemagne, comparés à celui des Bohémiens de l'Angleterre.

Leurs mœurs et leurs usages se trouvent d'accord ainsi que leur langue dans quelque partie de la terre qu'on puisse les trouver. Partout ils sont les mêmes êtres oisifs et vagabonds qui ne professent que rarement une manière d'exister ostensible si ce n'est celle de dire la *bonne-avanture*. Leur religion est toujours celle du pays où ils résident, et quoiqu'ils ne fréquentent guères ni les mosquées, ni les églises, ils se conforment généralement aux cérémonies et aux rites tels qu'ils les trouvent établis.

Après tout, nous ne pouvons qu'être du sentiment du Professeur Allemand Grellman, leur historien, qui les considère comme un phénomène très extraordinaire en Europe. Pendant l'espace de trois ou quatre siècles ils ont été errants comme des pèlerins et des étrangers; cependant ni le tems, ni l'éxemple n'ont produit en eux aucun changement; ils restent toujours et partout ce que furent leurs pères. L'Afrique ne les rend pas plus noirs, comme l'Europe ne saurait contribuer à les blanchir.

Ce n'est pas le trait le moins singulier de ces vagabonds que d'avoir maintenu si longtems leur crédit pour la prophétie, lorsque la nullité de leurs prédictions doit avoir été si souvent éprouvée et que leur ignorance et manque absolu de tout principe sont si bien connu. Quelle confiance peut-on placer dans les oracles d'un homme, qui a trop peu de prévoyance dans ses propres affaires pour échapper aux mains de la justice pour avoir volé un poulailler? Et toutefois les sectaires de ces prophètes ambulans ne se trouvent pas toujours exclusivement dans les dernières classes du peuple.* On a vu dans les capitales même de l'Europe des femmes au-dessus du vulgaire qui se sont laissé aller à leur vaine curiosité en achetant d'une Bohémienne artificieuse des prédictions relativement à leur destinée future. Mais ce sont surtout les femmes demi-élevées, celles qui ont imbibé des idées d'un raffinement au-dessus de leur état et qui espèrent faire leur fortune par un mariage d'heureuse rencontre qui sont les plus sujettes à tomber dans cette erreur.

Le désir de connaitre l'avenir semble être un penchant naturel à l'homme. Dans l'antiquité, la consultation des oracles, des prophètes, et des devins qui prédisaient l'avenir par le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, et par d'autres signes de la même espèce, étaient autant d'efforts impuissans pour soulever le voile qui couvre les événemens qui doivent nous arriver.

Pour ne rien dire de l'absolue incapacité de tous ceux qui ont prétendu découvrir les secrets de l'avenir, le malheur que cette connaissance occasionnerait serait incalculable. Si la plûpart d'entre nous pouvaient prévoir dans les jours heureux de la jeunesse les dures épreuves que nous avons à subir à un âge plus mûr, combien tous nos plaisirs seraient empoisonnés par les angoisses de l'anticipation. Si les résultats de toutes les entreprises étaient certains, cette préscience étoufferait les efforts les plus utiles, engourdirait nos facultés et rallentirait cette vertu active dont l'aiguillon est dans l'espérance. Si le jeune homme dont la perspective d'une longue vie sanctionne la conception de quelque noble dessein, pouvait être assuré, qu'il sera de bonne heure victime de la tombe, il se relâcherait dans tous les efforts pour poursuivre ses entreprises, et il passerait le peu de jours qui lui sont départis dans une déshonorable inactivité.

La seule connaissance que nous puissions acquèrir de ce qui est à venir, est fondée sur la probabilité et sur l'expérience. C'est par elles que nous apprenons qu'un emploi diligent de nos facultés conduit généralement au succès, que notre objet soit d'acquérir des richesses, le savoir, la popularité, ou cet entier assujettissement de nos passions à l'idée de nos devoirs, qui seul peut garantir notre bonheur. Il appartient

---

* Dans les Etats-Unis nous n'avons pas, que nous sachions, des Bohémiens, mais leur place est charitablement remplie par les prophètesses de toute autre nation qui veulent se dévouer à ce noble métier. Il y a des médisans qui prétendent qu'elles sont consultées assez souvent par une partie de nos belles concitoyennes et que le choix d'un amant ou d'un époux se trouvent souvent entre les mains de ces devineresses. Pour nous, nous nous gardons bien de croire un mot de ces calomnies.

donc à la sagesse de mettre de côté une curiosité inquiette sur le futur et de jouir avec reconnaissance des bienfaits du présent, sans nous laisser abattre par la crainte de malheurs, qui peut-être ne nous arriveront jamais, ni nous laisser trop enfler par l'idée d'un bonheur qui éludera peut-être toujours nos vœux et nos attentes.

La disposition des événemens de notre vie est dirigée par la Sagesse Infinie. L'homme borné dans ses vûës ne peut poursuivre que les objets qui d'après son étroite capacité lui paraissent désirables, et puis se résigner lui-même et tous ses intérêts avec une confiance toute entière à la volonté du Père de l'Univers, qui a ordonné toutes choses pour le bien général de la création toute entière.

La tendance politique de la petite pièce suivante publiée il y a quelque tems dans un Journal littéraire de Paris n'échappera pas à la sagacité de nos lecteurs:

LE CÉDRE DU LIBAN.

Le cédre du Liban s'était dit à lui-même:
" Je règne sur les monts, ma tête est dans
les cieux;
" J'étends sur les forêts mon vaste diadème;
"Je préte un noble asyle à l'aigle audacieux;
"A mes pieds l'homme rampe"...Et l'homme
qu'il outrage,
Rit, se léve et d'un bras trop longtems dédaigné
Fait tomber sous la hâche et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts, de sa chûte indigné.

Par M. LE BRUN, *de l'Académie Française.*

M. Le Brun, auteur de cette pièce, qu'il ne faut pas confondre avec l'archi-trésorier de l'empire Français qui porte le même nom et qui est également connu comme littérateur, doit être indubitablement regardé comme le meilleur poëte lyrique actuellement vivant en France. Ses odes patriotique et ses chants guerriers écrits au commencement de la Révolution Française, lui ont acquis le nom du *Pindare Français.* Les événemens qui ont mis le sceptre de l'empire Français entre les mains de Napoléon Bonaparte ont rendu sa Muse plus silencieuse, ou du moins plus timide. On prétend qu'au lieu de faire rétentir la lyre aux accens sublimes, il s'est occupé depuis quelques années à composer un volume d'épigrammes dont les sujets lui ont été fournis en abondance par la cour actuelle de France; mais si nous exceptons un petit nombre d'épigrammes d'un tour extrêmement vif, concis, et mordant, qui ont trouvé le chemin de son portefeuille dans le public, le reste nous est encore inconnu. M. Le Brun dit à ce sujet assez plaisamment lui-même, qu'il tient l'immortalité dans sa poche. Ce mot, ainsi que mille autres que nous pourrions citer, prouve l'aimable gaieté d'un vieillard, qui partage avec plusieurs des plus grands poëtes des tems passés et avec son compatriote et confrère sur l'Helicon, Delille, le malheur d'être privé du sens de la vûe.

ENIGME.

J'ALTÈRE la délicatesse
D'un lieu dont je fais l'ornement;
Je viens toujours tout doucement,
Et l'on me chasse avec vitesse.
On serait fort faché de ne me point avoir;
Souvent on me désire avec impatience;
Mais sitôt que je veux prendre un peu ma
croissance,
On me traite avec violence,
Et dans le lieu de ma naissance,
On ne saurait se résoudre à me voir.
Quand je parais, l'on veut paraître sage,
Sans pour cela souvent qu'on le soit d'avantage.
J'embellis,
J'enlaidis;
L'on m'aime—l'on me hait;
Et l'on me fait
Lorsque l'on me défait.
Des gens de piété profonde,
Pour me garder sortent du monde.
Tout le reste du genre humain
Me traite tour à tour d'une façon sévère;
Mais malgré tout ce qu'on peut faire,
On me chasse aujourd'hui, je reviendrai demain.

CHARADE.

DANS mon premier, fort utile au ménage
Colinette met mon dernier;
C'est jouer ici-bas un triste personnage
Qu'être affiché sur mon entier.

Les mots de l'énigme et de la charade paraitront dans le 2d No.

NOUVELLES DE L'EUROPE.

—.

Vingt-neuvième BULLETIN *Français.*

VIENNE, 22 *Juillet*, 1809.

Les généraux Durosnel et Foules sont de retour au quartier-général. Toutes nos suppositions relativement au sort du premier ont été fausses. Il n'a pas été blessé, ni n'a eu de cheval tué sous lui, mais en revenant de porter au duc de Montebello *(Lannes)* l'ordre de concentrer ses mouvemens à cause de la destruction des ponts qui eût lieu le 22 de Mai, il passa par un défilé, où il trouva 25 houssards, qu'il crût faire partie de nos avant-postes. Il ne s'apperçut qu'ils étaient Autrichiens qu'après avoir été fait prisonnier. Comme nous avions été si long tems sans avoir de ses nouvelles, ainsi que d'après d'autres probabilités, nous l'avions crû tué.

Le général de division Regnier a pris le commandement des Saxons et occupé la ville de Presbourg.

Le maréchal Macdonald est allé prendre possession de la citadelle de Gratz, où nous croyons qu'il entrera aujourd'hui.

Le maréchal duc de Raguze *(Marmont)* est campé avec son corps sur les hauteurs de Krems.

Sa Majesté Impériale passe ses gardes en revûe tous les matins. Les vélites et les grenadiers de la garde Italienne sont remarquables pour leur excellente discipline.

Le prince Jean de Lichtenstein fût présenté le 18 courant à son retour de Bude à S. M. I. Il était porteur d'une lettre de l'empéreur d'Autriche.

Le comte de Bubus, major général et aide-de-camp de l'empéreur d'Autriche a diné plusieurs fois avec le comte de Champagny.

Les bateaux marchands que les événemens de la guerre avaient dispersé de tous cotés, ont été rassemblés et réparés sur les bords du Danube. Ils arrivent tous les jours chargés de bois, de végétaux, de bled et de farine.

Toute l'armée est campée.

Par decrêt daté du camp impérial à Schoenbrunn, 18 Juillet, S. M. a nommé les colonels Duperoux, du 113ème régiment; Rexitowsky, du 2d regiment de la Vistule; Daigrement, du 13me régiment de cuirassiers, St. Cyr Noguès, chef de l'état-major du troisième corps de l'armée d'Espagne; Haxo, commandant des ingénieurs appartenant au même corps; Devallens, du 4ème régiment de houssards, et Meyer, aide-de-camp du général Suchet, officiers de la légion d'honneur, et les lieutenans Fouchères, Descombes et Ricoux, membres ordinaires de la légion d'honneur.

Par le même décrêt l'empereur a ordonné la distribution de 97 décorations de la légion d'honneur parmi les régimens appartenans au troisième corps de l'armée d'Espagne, qui se sont distingués le plus dans les batailles de Saragosse et de Belchite.

—

Extrait de la gazette de Messine, 31 *Juillet*, 1809.

UN navire arrivé sous pavillon neutre de Civita Vecchia, nous a communiqué une copie de la déclaration faite par sa Sainteté Pie VII, à l'époque de l'invasion sacrilège de ses états, ainsi que de la sentence d'excommunication fulminée contre Bonaparte et ses complices le 10 Juin; nous publions ci-après ces actes afin de les faire connaitre plus généralement dans tout le monde Catholique.

PIE VII PAPE.

Les desseins désastreux des ennemis du Siège Apostolique sont enfin accomplis.

Après avoir souffert la spoliation la plus violente et la plus injuste de la portion la plus belle et la plus considérable de nos états, nous nous voyons maintenant dépouillés, sous des prétextes indignes et avec la plus criante injustice, de toute souveraineté temporelle avec la quelle notre indépendance spirituelle se trouve si intimément liée. Sous le poids de cette persécution sévère, nous avons du moins la consolation de ne l'avoir encourue par aucune offense faite ni à l'Empéreur, ni à la France, qui a été toujours l'objet de notre sollicitude tendre et paternelle, ni par un artifice politique et mondain quelconque; mais par la seule raison que nous n'avons voulu trahir ni notre Devoir, ni notre Conscience.

Nul homme qui professe la foi Catholique ne saurait déplaire à Dieu afin de plaire aux hommes; à combien plus forte raison ce devoir est-il imposé à celui qui préside sur cette foi, et qui est essentiellement obligé à l'annoncer aux autres!

Tenus comme nous sommes, de plus, envers Dieu et envers l'Eglise, de transmettre à nos successeurs nos droits dans toute leur

intégrité, nous protestons contre cette nouvelle spoliation, et la déclarons nulle et non avenue.

Nous rejettons avec la résolution la plus déterminée l'assignation d'une pension quelconque de la part de l'Empéreur des Français, soit pour notre personne, soit pour les membres de notre Collége.

Nous serions accablés de honte à la face de l'Eglise, si nous recevions notre subsistance des mains de l'usurpateur de son patrimoine.

Nous nous résignons entiérement à la Divine Providence et à la dévotion des serviteurs fidèles de Dieu, et nous serons contents de terminer dans la piété la carriére amère de notre vie pénible.

Nous adorons avec une profonde humiliation les desseins impénétrables de Dieu. Nous invoquons sa miséricorde sur tous nos bons sujets, qui seront toujours notre joie et notre couronne; et après nous être acquitté de notre devoir au milieu de ces circonstances si désolantes, nous les exhortons à conserver leur religion et leur foi intactes, et à se reunir à nous avec des soupirs et des larmes, entre le portique et l'autel, pour supplier le Père Suprême de la lumière, qu'il puisse lui plaire dans sa bonté d'opérer un changement dans les desseins méchans de nos persécuteurs.

Donné dans notre Palais Quirinal Apostolique, le 10 Juin, 1809.

L. S. PIE VII PAPE.

—

Conclusion de la BULLE *d'Excommunication.*

PAR l'autorité du Dieu Tout Puissant et des Saints *Pierre* et *Paul*, nous déclarons, que vous, Napoléon Bonaparte et tous vos complices dans l'acte que vous éxécutez actuellement, avez encouru la censure d'excommunication. Nous déclarons en même tems par nos Lettres Apostoliques, publiées et affichées aux endroits ordinaires, que cette mesure s'étend à tous ceux qui depuis l'invasion violente de cette ville le 2 Février, 1808, ont commis les violences contre lesquelles nous avons protesté non seulement par le moyen de notre Secrétaire d'Etat, mais encore personnellement dans deux allocutions consistoriales du 16 Mars et du 11 Juillet, 1808. La même peine est également infligée aux agens et subalternes, ainsi qu'à toutes les personnes qui ont commis par elles-mêmes ou à l'aide d'autrui l'usurpation et les violences mentionnés ci-dessus.

Donné à Rome, à l'Eglise de Sainte Marie Majeure, le 10 Juin, 1809.

L. S. PIE VII PAPE.

—

Acte d'Abdication du Roi de Suède, tirée du papier Danois Dagen.

AU NOM DE LA SAINTE TRINITÉ!

NOUS, Gustave Adolphe, par la grace de Dieu, Roi des Suèdois, des Goths, et des Wendes, Duc de Sleswick, Holstein, &c. &c. savoir faisons, qu'après avoir été déclaré Roi, il y a dix-sept ans, et avoir hérité d'un cœur navré du trône ensanglanté d'un père chèri et illustre, il a été notre vœu et désir constant d'avancer le véritable bonheur et la prospérité de cet ancien royaume, inséparablement liés au bien être et à l'honneur d'un peuple libre et loyal. Mais étant maintenant pleinement persuadés, que nous ne pouvons remplir plus longtems nos fonctions royales d'une manière honorable pour nous et pour nos sujets, afin ne maintenir l'ordre et avancer la paix et le bonheur dans le royaume, nous avons jugé qu'il était de notre devoir sacré de résigner de notre libre volonté, et en vertu du présent acte, toute fonction royale, pour consacrer le reste de nos jours à l'honneur de Dieu. Nous souhaitons à tous nos sujets loyaux la grace et la bénédiction du Très Haut, et un avenir plus heureux pour eux-mêmes et pour leur postérité. *Oui, craignez le Seigneur et honorez votre Roi ! ! !*

En témoignage de quoi nous avons écrit ceci de notre propre main et opposé notre sçeau royal.

Donné au Palais de Gripsholm, le 29 Mars, l'an de la naissance de notre Seigneur et Sauveur Jesus Christ, 1809.

GUSTAVE ADOLPHE.

—

ESPAGNE.

Rapport Français sur l'affaire de Belchite.

Lettre du Général Suchet au Ministre de la Guerre, datée d'Alcanez, le 20 Juin.

MONSIEUR,

PAR la bataille de Sarragosse, la capitale fût dégagée et le général Blake obligé de se retirer. Par celle de Belchite sa retraite est changée en fuite, et l'Arragon est délivré de sa présence.

Le 15, au soir, la nuit mit fin à la poursuite. Le 16, l'ennemi prit position à Boterita, d'où il fut délogé et se retira plus loin.

Le 17, je me mis à sa poursuite. Dans la marche nous rencontrâmes 500 hommes, tirailleurs de Murcie, parmi lesquels étaient 48 officiers. Nous en tuâmes quelques centaines d'hommes. Je passai la nuit à la Puebla d'Albarton. A une heure du matin, je quittai mon camp et je fus devant Belchite à la pointe du jour du 18. Les 116ème et 117ème régimens m'avaient joint. L'ennemi qui avait reçu pendant la nuit un renforcement de 4000 hommes occupa les hauteurs; son centre à Calvaire était défendu par un pont, et protégé par la ville, qui a une muraille et des portes, et sa gauche et sa droite derrière des retranchmens et un couvent, et presque tout le front couvert par des oliviers et des vignes coupées de ravines. Je déployai mes colonnes sur la plaine. Je fis avancer un bataillon d'infanterie légère vers le centre parmi les oliviers, uniquement pour occuper les tirailleurs de l'ennemi, et tandis que le général Hubert se portait à la gauche dans une colonne vers les hauteurs entre Belchite et Coda, j'ordonnai au général Moutier de marcher en colonnes et par bataillons sur la gauche des Espagnols, de s'avancer et de les charger aussitôt après avoir rompu leur feu par 20 décharges de canon.

Ce mouvement fut exécuté avec la plus grande précision. Le premier bataillon du 114ème et le premier regiment de la Vistule chargèrent vigoureusement au milieu du feu de mitraille. Le général Blake chercha à s'y opposer en leur donnant la charge avec sa cavalerie; deux escadrons de houssards le repoussèrent. Dans le même instant un de leur chariots d'obusiers sauta par un de nos boulets de canon. Il éclata avec beaucoup de bruit et répandit parmi les rangs la terreur et la mort. Toute la ligne fut rompue et enfoncée. Elle traversa la ville dans le désordre le plus terrible. Nous la traversâmes avec leurs hommes, chevaux, voitures, canons, tout pêle-mêle. Ce torrent entraina avec lui le camp de Calvaire et tout le reste de la ligne. Nabat, qui se porta en avant à cette époque accéléra la fuite générale. Toute la plaine était couverte de fuyards, qui jettaient leurs havresacs, leurs fusils, et leurs gibernes. Si j'avais eu plus de cavalerie avec moi, j'aurais pû faire beaucoup de prisonniers.

Un seul régiment, le premier de Valencie, réussit à se rallier à deux lieues environ du champ de bataille et essaya de se défendre. Les houssards du 4ème se précipitèrent sur eux et les taillèrent en pièces; seulement 2 ou 300 furent fait prisonniers. Un étendard, neuf canons, (les derniers que l'armée possédât), 23 chariots, 1000 cartouches Anglaises, une provision de souliers, de chapeaux, et de surtouts, ainsi que 3000 prisonniers, restent en notre pouvoir. Nous avons ramassé plus de 3000 fusils; les champs en étaient couverts; je suis encore à leur recherche. Nous avons trouvé des troupeaux immenses et des magazins de riz et de biscuit, et j'ai brulé vingt-cinq chariots de munition. J'ai envoyé à la poursuite de l'ennemi en différentes colonnes, et je suis arrivé ici à Alcanez, à Calanda et à Caspe. Le nombre des prisonniers s'accroit à tout moment. J'ai l'honneur de vous envoyer quelques rapports qui montrent la position de l'armée ennemie et de ses chefs. J'ajoute une esquisse de la formation de cette armée.

Je suis sur le point d'adresser une proclamation aux Arragonais.

Ma perte dans les deux affaires mérite à peine mention; elle ne dépasse pas 40 tués et 200 blessés. Les Espagnols après avoir été repoussés, abandonnèrent leurs positions avec tant de précipitation, que leur feu ne pouvait guères être destructif.

(Signè) LE COMTE DE SUCHET.

—

BATAILLE DE TALAVERA [Espagne.]

Lettre de Lord Castlereagh au Lord Maire de Londres.

Downing-street le 14 *Août.*

MILORD,

J'AI l'honneur d'informer votre Seigneurie que l'ennemi ayant rassemblé sur l'Alberche toutes les forces qu'il avait dans cette partie de l'Espagne, composées du corps de Victor, de Sebastiani, et de 7 ou 8000 troupes de Madrid, le tout sous le commandement personel de Joseph Bonaparte, aidé des Maréchaux Jourdan et Victor, et du général Sebastiani, attaqua les armées combinées postées à Talavera le 27 et le 28 derniers. Les efforts de l'ennemi furent principalement dirigés contre les

troupes Anglaises, et j'ai la satisfaction d'informer votre Seigneurie, que l'un et l'autre jour il fût défait avec la bravoure la plus distinguée et obligé de se retirer au-delà de l'Alberche avec la perte d'au moins 10,000 hommes, 20 pièces de canon, et 8 étendards. Une victoire si glorieuse pour les armes de S. M. n'a pas été achetée sans une perte considérable de notre part. Nous avons à regretter la perte du major-général Mackenzie, du brigadier-général Longworth, et de beaucoup d'autres officiers intrépides, qui ont péri à cette occasion. La perte totale dans ces deux journées est évaluée à 800 tués, 3913 blessés, et 353 qui ont disparu. Les généraux Français Lapisse et Morlat sont tués, les généraux Sebastiani et Boulet sont blessés.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CASTLEREAGH.

—

LA dépêche officielle de Sir A. Wellesley fournit encore d'autres détails que les limites étroites de notre Journal nous obligent de supprimer. Dans une dépêche postérieure du même général nous trouvons encore l'armée Anglaise occupant ses anciennes positions, ce que Sir A. Wellesley attribue à l'extrême fatigue des troupes, au manque de provisions, et au grand nombre de blessés dont il a fallu avoir soin. Après tout, un examen attentif et impartial de toutes les dépêches nous engage à considérer la bataille de Talavera moins comme une victoire décisive des armées combinées, que comme une vigoureuse et noble résistance à des forces bien supérieures. Il semble que l'armée Anglaise, contre laquelle les efforts des Français étaient principalement dirigés, n'étaient guères au-delà de 10,000. Les Espagnols sous Cuesta, étaient présens, et un pétit nombre de bataillons étaient engagés dans l'affaire, mais la plus grande partie était placée de manière à ne pas tirer un coup de fusil. L'armée Française engagée dans l'action est évaluée dans les rapports Anglais à plus de 40,000 hommes. Nous sommes fachés d'être obligé d'ajouter, que ni cette victoire, si tant est que la chose puisse mériter ce nom, ni même plusieurs victoires semblables, ne sauraient décider les affaires de l'Espagne d'un manière favorable. Les destinées de ce pays ont été fixées *pour le moment* dans les plaines de l'Autriche, mais le tems seul peut nous apprendre, si c'est d'une manière irrévocable.

—

LA frégate Espagnole Cornelia, partie le 20 Aout de Cadiz vient de porter les nouvelles suivantes relativement aux affaires d'Espagne.

Après la bataille de Talavera l'armée combinée Anglaise et Espagnole se replia sur le Tage, n'ayant pû suivre les Français faute de fourage et de provisions. Avant d'opérer sa retraite Sir A. Wellesley envoya un parlementaire pour demander aux Français la permission de faire soigner par ses chirurgiens les blessés, qu'il fut obligé de laisser en arrière à cause de la chaleur du climat. La demande fut accordée. Un régiment Espagnol fut frappé de terreur subite à la bataille de Talavera et prit la fuite; inconduite, pour laquelle le brigadier fit mettre à mort chaque troisième officier et chaque dixième soldat. Une partie de ces ordres fut executée, mais l'interposition de Sir A. Wellesley y mit un terme.

Le général fut attaqué trois fois par les Français, qu'il repoussa; après quoi il se replia sur la Sierra Morena.

Le Marquis de Wellesley, ambassadeur d'Angleterre, était arrivé en Espagne et avait été reçu avec un enthusiasme voisin de l'idolatrie. Il assistait fréquemment aux assemblées de la Junta et inspirait à ses membres une nouvelle vie.

Gerona tenait bon contre les Français. Blake était occupé à réorganiser son armée. Les montagnards de Navarre, d'Arragon, et de la Catalogne avaient fait des incursions en France, detruit des villages et levé des contributions, et les Français avaient envoyé 15,000 hommes pour défendre leur propre territoire. Le nombre total des soldats Français en Espagne est évalué à 90,000 hommes.

Le San Fulgencio de Lima, était arrivé à Cadiz avec 8 millions de gourdes, et l'on attendait des sommes plus considérables encore.

—

DÉPÊCHE DU GÉNÉRAL VÉNÉGAS,

Extraite de la Chronique de Gibraltar du 26 Août.

EXCELLENCE,

CE matin à 5 heures et demie l'armée sous mes ordres a été attaquée par l'ennemi

dans Almonacid, et à 7 heures un feu très vif d'artillerie et de mousquéterie s'étendait tout le long de la ligne. Le nombre des ennemis était très considérable et montait indubitablement à plus de 25,000 hommes. Nos troupes ont soutenu un combat trés honorable pendant 9 heures consécutives, dont 5 se sont passées au milieu d'un feu terrible. Mais l'ennemi s'étant rendu maitre d'un hauteur, qui était sur notre gauche, eût sur nous l'avantage de la position, et se trouvait sur le point de nous tourner, ce qui m'a déterminé à opérer ma retraite après avoir formé la 2de division, qui avait le moins souffert pour la couvrir. L'honneur national a été maintenu sans tâche. Le sang, à la vérité, a coulé, et nous avons à regretter la perte d'excellens officiers, mais je pense que la perte de l'ennemi se monte à 3000 hommes. Je ne puis pas pour le présent, faire parvenir à votre Excellence les détails, mais je le ferai dès que j'en aurai le loisir.

Le comte Maréchal de Roman de Carvajel est parti en poste de Temblêque pour la Caroline où il prendra le commandement et rassemblera autant de troupes et de tirailleurs que possible jusqu'à ce que j'arrive moi-même à la Sierra avec l'armée. Puisse Dieu, &c.

(Signé) VÉNÉGAS.

Au quartier-général de Comunas,
11 *Août*, 1809.

A. S. E. DON ANTONIO CORNEL.

[*De la Gazette du Gouvernement à Seville.*

—

UNE dépêche du même général contenue dans le No. suivant de la gazette du gouvernement à Seville rapporte des détails sur une affaire qui eût lieu le 5 entre son armée et les Français à Aranjuez, et dans laquelle ces derniers échouèrent entièrement.

Le général Vanegas y dit qu'ayant été informé par le général Cuesta que l'armée Anglaise s'était mise en mouvement le 3 au matin et qu'il avait l'intention de la suivre avec la sienne vers le soir du même jour pour faire tête contre Soult qui s'avançait du côté de Placenzia, il prédit que les troupes sous ses ordres serait attaquées aussitôt que ce mouvement parviendrait à la connaissance de Joseph et de Victor, qui après leur défaite à Talavera, s'étaient replié, le premier sur Huescas avec 16,000 hommes, et le dernier sur Maqueda avec 10,000 hommes. En consequence de quoi le général Vénegas fit les dispositions nécessaires pour repousser l'ennemi ce qu'il fit d'une manière si habile et si judicieuse que Victor rencontrant partout une resistance insurmontable renonça à son entreprise et se retira avec une perte de 300 tué et de 1000 blessés. La perte des Espagnols était bien moins considérable n'étant évaluée en tout qu'à 300 hommes.

La dépêche s'est terminée par les plus grands éloges donnés à tous les corps engagés dans l'action, ainsi qu'à leurs officiers. Le général V. recommande particulièrement à la Junta le brigadier Don Pedro Augustin Ciron, qui commandait à Arranjuez, et qui avait par conséquent à remplir la tâche de mettre le plan de defence en execution. Le brigadier a été immédiatement avancé au grade de maréchal de camp.

—

ALLEMAGNE ET ETATS AUTRICHIENS.

LA jolie ville de Schwartz, dans la vallée de l'Inn, aux environs de laquelle se trouve une mine d'argent fameuse, a été brulée le 18 Juillet dernier dans une affaire entre les Tiroliens et les Bavarois. Elle consistait de 640 maisons, et renfermait une population de 5000 âmes, dont 15 cens y compris des femmes et des enfans, ont péri dans les flammes.

—

UNE contribution de cinquante millions de franes a été imposée sur la Basse Autriche qu'il semble absolument impossible qu'elle puisse acquitter. Les possessions Autrichiennes en général doivent payer la somme de 200 millions, à l'exception de la ville de Trieste, qui doit payer à part la somme de cinquante millions.

—

LA cérémonie du serment de fidélité et de l'érection des aigles Français a eu lieu avec beaucoup de pompe à Lublin le 8 de Juillet dernier. Un trône magnifique était élevé dans la salle du conseil sur lequel était placé le portrait de l'empereur Napoléon. M. Orisky, président du district de Lublin, fit un discours à l'assemblée, après lequel tous les fonctionnaires publics firent le serment de fidélité en présence du général Hebdonesky, successeur du ministre de la guerre et commandant des deux Gallicies.

Les aigles Autrichiens fûrent partout enlevés et les aigles Français mis en leur place. On entendait de toute part les cris de "*Vive l'empéreur Napoléon, notre vengeur et libérateur.*"

Immédiatement après l'entrée des troupes Polonaises dans Cracovie, le Prince Poniatowsky y érigea les aigles Français et administra le serment de fidélités aux fonctionnaires publics de cette ville. Il publia une proclamation pour faire savoir qu'il prenait possession de la ville et du district au nom de S. M. l'Empéreur des Français et du Roi d'Italie. Le général en chef Russe, Prince Galitzin, a envoyé un courier à Petersbourg pour demander des ordres militaires.

—

Des nouvelles datées de Vienne, 29 Juillet, nous apprennent, que le comte de Stadion, ministre d'état a donné sa démission.

L'Empéreur d'Autriche s'est rendu de Bude à la forteresse de Campsin afin d'accélérer la conclusion des négociations pour la paix. Il semble néanmoins qu'à la dâte ci-dessus les préliminaires n'étaient pas encore signés. Un article du Journal de Commerce de Paris, nous donne quelque idée des concessions auxquelles les politiques de cette capitale s'attendent de la part de l'Autriche. La Gallicie, la Stirie, la Carniole, la Carinthie, le reste du Tyrol et les possessions Autrichiennes dans la Croatie sont mentionnés comme devant être cédés. Une contribution très forte sera levée sur les états Autrichiens et l'armée Française restera dans ses cantonnemens actuels jusqu'à ce qu'elle soit payée. Quelque sévères que puissent être ces conditions, nous avons lieu de croire que la pusillanimité de François II, y consentira, et qu'elle consentirait même à des conditions plus rigoureuses.

—

Hanovre, 2 *Août.*

Voici les dernières nouvelles que nous avons reçu des mouvemens du corps du duc de Brunswick-Oels.

Lundi 31 Juillet le duc entra dans la ville de Brunswick à 10 heures du soir avec environ 3000 hommes de troupes, composées de houssards noirs, de hulans, d'infanterie, et d'artillerie, après avoir soutenu une escarmouche avec l'ennemi près Halberstad. Immédiatement après son entrée il fit fermer les portes et y mit une garde considérable. Le reste de ses troupes prirent du repos tout armés sur les ramparts où le duc lui-même passa la nuit couché sur une botte de paille et enveloppé dans son manteau.

Le général Von Nelving gouverneur de Brunswick arriva ici Lundi dernier.

On s'attendait, à tout instant, qu'un engagement décisif aurait lieu entre la ville de Brunswick et Ohoff; le général Rewbell ayant rassemblé dans le dernier endroit environ 4000 Westphaliens. On dit également que d'autres troupes sont en marche de Cassel pour se mettre à la poursuite du duc, et qu'elles seront renforcées par un corps de troupes Hollandaises sous les ordres du général Gratien. Tous les ponts de Brunswick ont été rompus, à l'exception du beau pont Augustin.

—

Pyrna, (ville située entre Brunswick et Hanovre) *le* 1 *Août.*

Nous apprenons dans ce moment, qu'un engagemént très sérieux a eu lieu ce matin entre le corps du duc de Brunswick-Oels et celui du général Rewbell, dont les détails ne sont pas encore connus.

—

EXPÉDITION ANGLAISE EN HOLLANDE.

Nous aurions désiré de communiquer à nos lecteurs la dépêche officielle de Lord Holland, concernant l'occupation de l'isle de Walcheren, &c. par les Anglais; mais les limites étroites, dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer, nous forcent à nous borner à un simple sommaire de cet événement.

La flotte Anglaise sous les ordres du contre-admiral Sir R. Strachan et de Lord Chatham quitta les Dunes le 28 Juillet au matin et arriva le même jour sur la côte d'Hollande. Le lendemain matin elle fut rejointe par la division de l'armée sous les ordres du lieutenant-général Sir John Hope. Elle eût à lutter contre un tems orageux, mais l'armée Anglaise débarqua le 30 malgré tous les obstacles avec une perte comparativement très peu considérable. Les Anglais s'emparèrent successivement des forts Der Haak et Ter Veer, où ils ne trouvèrent que peu de résistance. Middlebourg capitula, tout le reste de l'isle de Walcheren à l'exception de Flessingen ainsi que les deux isles de Beveland du sud et du nord tombèrent aussitôt dans leur pouvoir.

L'objet principal de l'expédition qui semble être la prise de Flessingen n'est pas encore rempli. Les Anglais avaient négligé d'occuper dès le commencement l'isle de Cadsand située à l'opposite de Flessingue, d'où la garnison de cette ville, d'abord très peu nombreuse fut considérablement renforcée. Elle est évaluée maintenant à 5000 hommes au moins. La défence des assiégés est opiniâtre et rigoureuse, et il est infiniment à douter que les Anglais puissent venir à bout de réduire cette ville, avant qu'elle ne reçoive un secours puissant de l'armée d'Allemagne.

Une autre expedition des Anglais à Archangel en Russie parait avoir été couronnée d'un succès plus complet. Les rapports varient relativement à cette entreprise, ce qui nous engage a en renvoyer les détails à notre prochain numero.

—

D'APRÈS des nouvelles arrivées en dâte du 30 Juin de la Moldavie, l'armée Russe réunie aux insurgens Serviens a fait beaucoup de progrès sur la rive gauche du Danube et a déjà pris possession de la plus grande partie de la Bulgarie. Ils reçoivent comme à l'ordinaire un grand appui de la part des Grecs. On s'attend à une bataille décisive entre l'armée Russe et Turque près Adrianople.

La Porte, selon sa coutume, a déclaré une guerre de religion contre la Russie. Le saint étendard vert de Mahomet a été planté à Constantinople par le Moufti, et tous les vrais Musulmans ont été appellés à prendre les armes. Mais la chûte de l'actif Mustapha Baïractar, la suppression des Scymen (soldats exercés à l'Européenne) qui fut effectuée par les Janissaires révoltés, l'anarchie qui régne dans tout l'empire, les jalousies mutuelles des Pachas, et d'autres maux sous lesquels l'Empire Turc gémit depuis longtems menaçent d'amener incessamment la grande catastrophe de sa destruction.

NOUVELLES DE L'INTÉRIEUR ET VARIÉTÉS.

—

Extrait d'une lettre datée de la Cité de Washington, 16 Septembre.

"QUOIQUE notre ville semble être déserte pendant la belle saison, elle ne laisse pas de faire des progrès assez rapides. On s'occupe dans ce moment à ouvrir plusieurs nouvelles avenues et la construction de la nouvelle banque de Washington sera achevée en peu de tems, de manière qu'elle pourra être occupée vers le mois de Novembre. La souscription pour le capital de cette banque, qui est d'un million de gourdes, a été remplie dans l'espace de 6 heures. La plûpart des actionnaires sont des artisans et des marchands. On pense qu'ils feront des escomtes à 90 jours; si tel est le cas, ils trouveront assez d'emploi, et étant les premiers qui offrent au commerce des conditions si libérales, il est à croire, qu'ils ne manqueront pas de prospérer.

"On parle ici très peu de Mr. Jackson. Il loge à l'hotel de Crawford à Georgetown et fait tous les jours une promenade dans la voiture de Mr. Erskine."

"Les secrétaires des divers départemens sont retournés à leur maisons de Campagne."

"Lundi dernier le secrétaire d'état a reçu Mr. Jackson comme ministre plénipotentiaire en place de Mr. Erskine, de manière que les chose resteront probablement *in statu quo* et que selon les vœux de Mr. Canning, rien ne sera fait, jusqu'à ce que des propositions ayent lieu de la part de notre gouvernement."

"Le capitole sera un très bel édifice. Tout se passe au dépôt de la marine comme à l'ordinaire, excepté que plusiers offices indispensables ont été supprimés par économie."

—

UNE frégate Espagnole arrivée le 4 Oct. à la quarantaine de New-York a amené S. E. Don Luis de Onis, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de S. M. Ferdinand VII. ainsi que Don Bartholomeo Regenet, consul de S. M. catholique pour la ville de Philadelphie avec leurs épouses, leurs filles et leurs domestiques. La frégate Cornelie sur laquelle ils ont passé, avait quitté le port de Cadiz le 20 d'Août dernier.

—

LE général Barquier qui avait remplacé le général Ferrand dans le commandement de St. Domingo, vient d'arriver avec 22 officiers, leurs femmes et leurs domestiques en cette ville, d'où ils repartiront incessamment pour se rendre en France.

—

UN dénombrement a été fait récemment dans l'état de la Caroline du Sud, d'après lequel il parait que la totalité des habitans

blancs se monte à 215,451 ce qui donne un accroissement de population de 19,166 pendant les 9 dernières années. Le dénombrement fait en 1800 n'ayant porté la population de cet état qu'à 196,255 habitans blancs.

—

LES MANUFACTURES DES ETATS UNIS continuent de plus en plus à présenter un aspect satisfaisant: celles de coton surtout, dont nous possédons la matière première en si grande abondance, prospére d'une manière extraordinaire dans plusieurs parties de l'Union. On a calculé avec un certain degré d'exactitude que l'état de Rhode-Island seul mettra en œuvre un million et quarante mille livres de coton dans le courant de l'an 1810. Cet état ne contient pas plus de 80,000 personnes, et lorsque nous considérons que ce coton est converti en marchandise fine et commune aussi bien que grossière, nous ne saurions douter que cette quantité ne vaille un million de gourdes dans son état fini. La population ci-dessus mentionnée de l'état de Rhode-Island est égale à un centième seulement de la population de ce pays; elle est égale à un cinquantième de la population femelle; elle est égale à un tiers seulement de la population femelle des Etats Unis au nord du Maryland; par conséquent si la moitié seulement des femmes au nord du Maryland étaient occupées ainsi que celles de Rhode-Island à manufacturer du coton, il en résulterait un produit de quinze fois un million et demi de gourdes, ou bien de vingt et deux millions et demi de gourdes.

Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que la ville de Philadelphie possédera en peu de tems une manufacture de coton sur une échelle très considérable, établie par un Baron Allemand, qui nous fournira sans doute un produit d'une qualité superieure.

—

M. GODON vient de découvrir aux environs de Philadelphie, l'espèce de terre argileuse nécessaire à la confection de la porcelaine. Il assure que l'analyse chymique la plus exacte ne lui a fait découvrir aucune différence entre cette terre et celle employée dans la célébre manufacture de Sévres près Paris. Voilà encore une nouvelle addition à nos richesses nationales, qui pour être mise en valeur ne demande que la main vivifiante de l'industrie.

Il serait à désirer que le *minéralogiste* distingué, à qui nous devons cette découverte, pût faire des recherches sur l'existence de *l'antimoine* et du *bismuth* dans le sol des Etats-Unis. Ces deux articles si précieux dans les arts et le premier du moins dans la médecine seraient une acquisition très précieuse pour le public et très lucrative pour le propriétaire de la mine. M. M. Binny & Ronaldson, fondeurs de caractères de cette ville, se trouvent souvent dans l'impossibilité de répondre aux demandes qui leur sont faites, faute de ces deux articles qu'ils avaient coutume de tirer de la France avant l'interruption actuelle du commerce.*

—

M. L. SPALDING de Portsmouth N. Hampshire vient de communiquer à la société Médicale de New-Hampshire plusieurs échantillons d'opium en gomme et en extrait préparés par lui même du *papaver somniferum* de Linéus, ou pavôt blanc. La semence lui fût communiquée par le professeur *Peck*, et elle fut semée au commencement d'Avril, aussitôt que la saison pouvait le permettre. Les jeunes plantes s'élevèrent pleines de suc; bientôt après la chûte des fleurs et au moment où la capsule était entièrement formée, on pratiqua le soir des incisions longitudinales aux têtes de ces plantes, et l'on recueillit le lendemain matin le suc qui s'était échappé. On laissa évaporer ce suc dans une soucoupe de tasse à café, jusqu'à consistance de pillules, et l'on forma ainsi l'opium le plus pur, le même que M. Spalding a présenté à la société.

L'extrait d'opium fut obtenu par la simple expression mécanique de la plante. Un seul échantillon cependant fut fait avec les têtes de pavôt; mais la force relative de ce dernier comparé à celui qu'on a retiré également des feuilles, des tiges et de la tête n'a point été encore suffisamment éxaminée.

M. Spalding offre généreusement de fournir des graines du *papaver somniferum* à tous ceux qui s'adresseront à lui à ce dessein dans l'intention de cultiver cette plante.

---

* MM. Binny & Ronaldson invitent toutes les personnes qui pourraient trouver dans leurs propriétés ou ailleurs des échantillons de ces métaux de leur en donner connaissance à leur fonderie dans Cedar-street entre la Neuvième et Dixième rue.

On continue à Buckstown, dans le district de Maine, à employer avec succès la cloche à plongeur, pour retirer de l'eau des objets appartenant à un brick d'artillerie qui se trouve enfoncé à ce qu'on dit à 60 pieds dans la rivière. La cloche qui dérive son nom de sa forme, est suffisamment grande pour contenir deux personnes avec facilité. On la fait descendre au moyen de poids et on la relève à un signal donné. Les côtés et le sommet sont hermétiquement fermés; mais elle n'a point de fonds, et l'air seul empêche l'eau d'y pénétrer au delà d'une certaine hauteur. Ceux qui descendent, se trouvent placés sur des siéges jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'objet désiré, après quoi ils se mettent à travailler. La cloche a des fenêtres et renferme une quantité d'air suffisante pour la respiration d'une personne pendant une heure et demie. Les habitans des villes situées le long du Penobscot font par ce moyen fréquemment des visites sous l'eau dans l'unique dessein de se divertir.

ORIGINAL.—POUR L'HÉMISPHÈRE.

Coup d'œil sur l'état politique de l'Europe et de l'Amérique.

No. I.

L'ÉPOQUE à laquelle nous commençons à paraître devant le public, est une des plus extraordinaires dans les annales de l'espéce humaine.

L'Europe formait, il y a vingt ans, un assemblage d'environ trente états indépendans parmi lesquels quatre ou cinq jouissaient d'une prépondérance déterminée. L'objet de ces derniers états était de conserver entre eux un équilibre de forces et de pouvoir aussi exact que possible, et toute accession nouvelle de pouvoir obtenu par l'une des puissances principales, semblait pour les autres un juste motif ou du moins un prétexte spécieux pour la guerre. Les états inférieurs se rangeaient autour des premiers en groupes variés, selon l'impulsion qu'ils recevaient de leur position géographique, de leurs craintes et de leurs espérences.

Un coup d'œil sur la carte actuelle de l'Europe nous fait appercevoir aussitôt l'immense changement opéré dans un si petit nombre d'années. La France qui en 1789 était encore, à peu d'exceptions près, circonscrite dans les limites que lui avait tracé le génie de Louis XIV, a depuis cette époque enveloppé, conquis, englouti, les pays les plus riches et les plus peuplés de l'Europe. Son ambition inquiette convoite ce qu'elle n'a pû encore saisir, et les contrées même les plus éloignées qui n'ont pas encore vû ses armées ont déjà fléchi devant la terreur de sa renommée militaire, ou devant les intrigues artificieuses de son cabinet. Pour ajouter à notre étonnement, une Révolution aussi grande et aussi subite n'a point été opérée par des hordes semblables à celles d'Attila, de Zenghis-Chan, ou de Tamerlan; elle a été effectuée par la nation la plus civilisée de la terre. Celui qui a guidé cette nation à la victoire n'était pas né avec la perspective d'avoir à remplir sur le théatre du monde un rôle si bruyant; c'est un Avanturier qu'on peut à juste titre appeller étranger à cette nation, et dont les ancêtres n'occupent pas une ligne dans les fastes de la célébrité.

Les premier succès remportés sur les ennemis de la France par l'enthousiasme révolutionnaire ont préparé sans doute les triomphes de Napoléon Bonaparte, et la faiblesse, l'irrésolution, j'oserais presque dire l'imbécillité de la plupart des gouvernemens de l'Europe, devaient les faciliter. Mais la rapidité, sans example, avec laquelle il a poursuivi sa carrière sanglante, et le bonheur presque constant qui a accompagné ses entreprises, sont de sûrs garans, qu'il doit plus encore à son propre génie. En lui nous voyons la réunion des qualités les plus rares et en quelque sorte les plus opposées; le génie artificieux, rusé, intriguant, hypocrite de Mazarin, et la fermeté, la résolution, l'impétuosité d'un Richelieu, la prévoyance d'un Gustave Adolphe I, et la témérité d'un Charles XII, cette fécondité d'imagination qui fait trouver des ressources multipliées, et cette attention aux détails qui sait surveiller l'exécution des plus grands projets. Etranger aux passions plus douces qui rapprochent même le héros de l'humanité, il a concentré tous ses désirs, toute son activité dans l'unique satisfaction de son ambition personnelle. Rien ne le détourne de la route qu'il s'est tracé, rien ne l'arrête dans sa course rapide. Il est sourd aux cris de l'humanité, sourd aux remords de sa propre conscience. A ne considérer que le

froide insensibilité avec laquelle il ordonne et exécute les plus grandes cruautés, et l'ironie insultante avec laquelle il se joue de tout ce que les hommes ont toujours considéré comme plus sacré, on serait presque tenté de se demander, si Napoléon est né d'une femme, si une mère a allaité sa tendre enfance, si la nature lui a accordé la douce jouissance de verser des larmes?

Avec un caractère si singulièrement propre au rôle d'un Ambitieux et d'un Conquérant, Napoléon a trouvé dans les circonstances qui l'ont environné, tout ce qui pouvait lui faciliter l'approche des avenues de la grandeur. A son retour d'Egypte le peuple Français était abattu par des revers récents, fatigué de l'oppression d'un gouvernement inepte, et divisé dans ses vœux comme dans ses espérances. Les uns déploraient le gouvernement doux, quoique faible des Bourbons; d'autres dévoués à des principes républicains souhaitaient cependant le gouvernement exécutif plus concentré et plus ferme; un petit nombre osaient même regretter les jours désastreux de Marat et de Robespierre. Ceux-ci pleuraient les autels renversés, ceux-là ne cachaient qu'avec peine la douleur qu'ils ressentaient d'avoir perdu des distinctions honorifiques, qui les élevaient au-dessus de leurs semblables; tous voulaient un changement. Bonaparte écouta tous les partis, flatta les espérances et les préjugés de tous, et goûta pour quelques momens la satisfaction d'avoir reuni les hommes des opinions les plus opposées, et de diriger leurs efforts combinés vers le but le plus favorable à ses vues personnelles.

L'abrogation de quelques lois révolutionnaires et plusieurs autres actes populaires prolongèrent encore pendant quelque tems après le 18 fructidor, le prestige qui entourait l'Usurpateur. Mais Bonaparte conçut bientôt, combien la faveur populaire était une base faible et chancelante de son autorité. Il fallait s'assurer la fidélité d'une garde nombreuse et bien disciplinée, et l'attachement de l'armée toute entière. Nul moyen ne fut èpargné pour parvenir à ce but. La journée de Marengo combla l'armée triomphante de butin, de distinctions militaires, et de gloire, et chaque jour ajoutait encore aux recompenses qui devaient enchainer à la personne du chef les généraux et les officiers les plus distingués de l'armée. La loi de la conscription, ce monument odieux des tems revolutionnaires, fut non seulement conservée, mais encore developpée, etendue, et sa transgression rendue plus difficile. En peu d'années, la France toute entière ne presentait à l'observateur que le spectacle d'un camp bien organisé. Les traités de paix conclus successivement avec l'Autriche et l'Angleterre, n'étaient qu'autant de sacrifices momentanés, faits aux vœux et au clameurs impetueuses du peuple. Le fils du Hazard et de la Violence ne pouvait être que l'ennemi juré de tous les Souverains legitimes; ses Lieutenans, dont la rapine était bientôt dilapidée par de folles depenses, demandaient de nouvelles conquêtes et un nouveau butin; le succès d'une première audace autorisait les enterprises les plus téméraires. Il était important d'ailleurs, que la masse du peuple Français fût distraite de la vue et du sentiment d'une chaine, qui se resserrait chaque jour davantage autour de lui, par le récit sans cesse renouvellé de marches, de combats, et de victoires. La *grande nation* éblouie de ses propres triomphes, sentait bien moins sa misère réelle.

De toutes les puissances de l'Europe, l'Angleterre était surtout pour Napoleon Bonaparte l'objet de la haine la plus violente: Elle seule s'étaient retirée de la dernière guerre d'une manière honorable et sans avoir été forcée à acheter la paix par des sacrifices pénibles. Ses flottes naviguaient orgueilleusement sur toutes les mers, et semblaient défier tout le pouvoir du Dictateur Français; sa vigilance active veillait sans relâche sur toutes les démarches d'un voisin turbulent et ambitieux, et ses presses retentissaient de détails et d'anecdotes sur la vie privée et le caractère de Napoleon, et de déclamations bien ou mal fondées contre ses projets. Il en frémit de rage. Des réunions de territoire et d'autres actes contraires à l'esprit, sinon à la lettre du traité d'Amiens entrainèrent du côté des Anglais la non exécution d'un de ses articles les plus importans. La guerre se ralluma.

(*La suite dans le numero prochain.*)

SUPPLÉMENT AUX VARIÉTÉS.

Une société littéraire nouvelle vient de s'établier dans l'état de New-York sous le nom de Société Historique. Elle est formée d'après le plan de la société du même nom,

qui éxiste depuis long-tems dans l'état de Massaschusetts. Son objet est de recueillir tout ce que concerne l'histoire naturelle, civile, littétaire et ecclésiastique de l'état de New-York, et elle invite toutes les personnes qui pourraient avoir à lui communiquer des matériaux et des mémoires relatifs à ses récherches, de les adresser au secréraire de la société Mr. Jean Pintard à New-York.

—

La liste des remèdes recommandés contre l'hydrophobie vient d'être enrichie d'un nouvel article de matière médicale. C'est la *cutellaria galariculata linn.* séchée et réduite en poudre, qu'on prétend avoir été employée avec le plus grand succès dans cette terrible maladie. Sans ajouter absolument foi aux cures merveilleuses, qu'on attribue à cette plante, nous invitons tous les praticiens à répéter les expériences sur un objet aussi important.

—

M. M. Livingston et Fulton se sont associé avec M. N. F. Roosevelt dans l'intention d'étendre l'utilité de leur invention des bâteaux à vapeur, aux eaux de l'Ohio et du Mississippi. Ils se proposent de former deux compagnies, l'une pour l'Ohio et l'autre pour le Mississippi, et de construire des bâteaux capables de porter 70 tonneaux de marchandises. Mr. Rooseveld est engagé dans le moment actuel dans une tournée d'observation de Pittsbourg à la Nouvelle Orleans.

—

Dans le dernier nombre de la gazette de Presqu'isle nous trouvons que cinq goëlettes ont quitté ce port dans la même semaine. Elles font tout le commerce régulier du lac Erie.

—

N. B.—La nécessité d'employer des compositeurs peu familiarisés avec la langue Française a retardé au-delà de toute mesure la publication de ce 1er numero. Nous espérons de remédier incessamment à cet inconvenient et de faire paraître à l'avenir le Journal à l'époque fixée.

On publie dans le moment actuel à Paris, 47 Journaux et autres ouvrages périodiques, dont voici la liste:

Le Moniteur,
Journal de l'Empire,
Courier de l'Europe,
Publiciste,
La Gazette de France,
Le Journal du Commerce,
Journal de Paris,
The Argus,
Le Journal d'Indication,
Les Petites Affiches de Paris,
Affiches et Avis Divers,
Le Journal Judiciaire,
Journal du Palais,
Télégraphe Littéraire,
Journal de la Littérature de France,
Journal de la Littérature étrangère,
La Bibliothéque Britannique,
Le Journal de l'Amérique du Nord,
La Bibliothéque Physico-Economique,
Bibliothéque Commerciale,
Le Mercure de France,
Magazin Encyclopédique,
Les Annales des Arts,
Annales de la Calcographie,
Annales d'Architecture,
Athenæum de la Galerie Française,
Le Journal d'Economique Rurale,
Les Annales d'Agriculture,
Le Journal de la Société de Médecine, par Roux et Coroisolet,
Le Journal de Médecine Pratique,
La Gazette de Santé,
Vraie Théorie Médicale,
Le Journal de Physique,
Les Annales de Chymie,
Le Journal des Mines,
Les Annales du Museum d'Histoire Naturelle,
Les Quatre Saisons du Parnasse,
Le Nepos Français,
Journal des Dames et des Modes,
Journal des Gourmands,
Journal du Barreau,
Journal de la Botanique,
Les Annales des Voyages,
Le Bulletin des Sciences Médicales,
La Bibliothéque Médicales.

Le prix de l'Hémisphère est de dix gourdes par an payable d'avance.

Imprimé et publié par J. J. Negrin.